

sera développée, comme l'herbe pousse au printemps. Là, je le répète, elle est sacrée, et la France ne doit pas souffrir qu'on y touche !... Il faut qu'ils souffrent (disait-il encore, en parlant des gouvernements absolus) à Turin, à Florence, à Rome, ce que des états souverains ont le droit d'y faire. »

Certes, ce langage n'était pas sans mérite, et paraissait assez raisonnable, mais il n'avait pas la force et la sévérité qui distinguent la nouvelle manière de l'orateur. Nous devons dire qu'il renfermait, par compensation, un sens plus juste, plus humain, plus moral. En effet, qu'est-ce que cette doctrine nouvelle : de la nécessité inexorable, pour la papauté, de posséder un peuple comme on possède un esclave ? Cette obligation faite au pape d'être despote, n'est-ce pas un outrage à la religion, à la justice, à la morale ? n'est-ce pas le démenti de tout le passé, la négation de tout l'avenir de la France, car c'est la condamnation du droit.

Ainsi, voilà qui est convenu, le peuple romain est mis hors la loi du progrès ; il ne s'appartient plus ; il est désormais serf de l'Église. C'est un nouvel *oblat*, voué pour toujours au régime papal, par l'intérêt et la dévotion de ses frères catholiques. Il est déchu de ses droits politiques ; il y a prescription contre lui ; il n'est pas même libre dans sa conscience ; il ne pourrait pas même retrouver la liberté par l'apostasie, car l'intérêt du catholicisme s'y oppose. Et si, par malheur, ce peuple renonçait au culte de ses pères, vous, conséquents avec vos principes, vous seriez obligés de placer le bourreau entre l'homme et Dieu, car l'intérêt du pape est d'être souverain temporel, et l'intérêt du pape se confond avec l'intérêt général.

Mon Dieu ! qu'a donc fait la papauté, pour qu'on ose faire dépendre uniquement des conditions temporelles la grandeur de sa mission ? N'est-ce pas la dégrader, que de lui donner pour appui la servitude d'un peuple et la pratique d'un éternel déni de justice ? Certes, M. Thiers était moins dangereux pour l'Église, lorsqu'il n'était pas son ami, et qu'elle lui reprochait d'être voltairien. Rien n'est triste, rien n'est stérile comme le zèle religieux, sans la moralité et le sentiment de la justice.

Si les puissants catholiques se défient tellement de l'équité du pape, dans la répartition qu'il fait à toutes les nations, des bénédictions spirituelles ; si elles le présument si faible, ou si inepte qu'il puisse sacrifier les intérêts de la communauté chrétienne à des intérêts politiques ou temporels, en un mot, si elles le croient à ce degré corrompible, qu'il puisse mettre sa puissance spirituelle au service du souverain, soit peuple, soit prince, dont il sera l'hôte, pourquoi n'es-